

BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

12

LE PARC LÉOPOLD

ARCHITECTURE
ET NATURE

REGION DE
BRUXELLES
CAPITALE

SOLIBEL
EDITION

La collection
BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

est une initiative
du Secrétaire d'Etat Didier van Eyll,
chargé du patrimoine
à laquelle s'est associée
Solibel Edition

Comité d'accompagnement
sous la présidence de Cécile Jodogne, Cabinet du Secrétaire d'Etat
Christine Denayer, service des Monuments et Sites
Muriel Muret, service des Monuments et Sites
Olivier de Patoul, Solibel Edition
Marc Gierst, graphiste
David Stephens, journaliste spécialisé

Recherche, rédaction et réalisation
Atelier Sans Titre
Sous la coordination de Cristina Marchi

Remerciements
Un grand merci à Madame Simon, des Archives de la Ville de Bruxelles, ainsi qu'à Marcel Vanhulst,
photographe à la Région de Bruxelles Capitale

ILLUSTRATIONS

h = haut; m = milieu; b = bas; d = droite

Agora: 32; Archives d'Architecture Moderne: 18; Archives Générales du Royaume de Belgique: 12(b), 24(b); Archives de l'Université de Bruxelles: 2-3, 14(m et b), 15(b et m), 16; Archives de la Ville de Bruxelles: 2(h), 2(b-g), 3(h), 4, 5, 6(h), 7, 9(h), 8-9, 10, 27(m et b), 28(h); Cercle d'Histoire locale d'Ixelles: 22; Crédit Communal de Belgique: 1, 6(b), 11, 14(h), 15(h), 17, 22-23(h-m), 24(h), 30(h); Madame L. de Vestel, Bruxelles: 13(h); Edition Dupuis: 13(b); Jardin Botanique national de Belgique (Meise): 8(h), 9(d), 21(h); Mundaneum: 19(h); Marcel Vanhulst: 19(b), 20, 22, 23, 25, 26, 27(h), 28(b), 29, 30(b), 31, photographies de couvertures

RENSEIGNEMENTS

Institut royal des Sciences naturelles
rue Vautier 29 - 1040 Bruxelles
Tél : 02/627.42.11

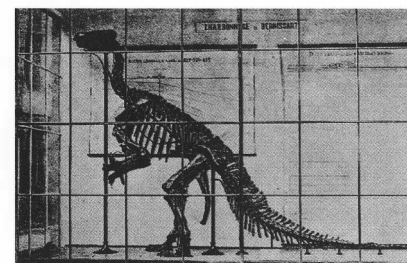
Musée Antoine Wiertz
rue Vautier 62 - 1040 Bruxelles
Tél : 02/648.17.18

Le parc Léopold est desservi par le métro (ligne 1), station Schuman ou Maelbeek
ainsi que par les bus 20, 59 et 80

BRUXELLES, VILLE D'ART ET D'HISTOIRE

LE PARC LÉOPOLD

ARCHITECTURE ET NATURE



DESTINÉES D'UN PARC.....	2
Dans la vallée du Maelbeek	2
Un parc mondain	5
Une cité scientifique	11
Un site convoité	17
LE PARC LÉOPOLD PAS À PAS	21
PLAN	32



Du bois de la Cambre à Schaerbeek, le Maelbeek a été jalonné de nombreux moulins qui en ont fait la réputation. Gravure de Waegemans, vers 1700.

DANS LA VALLÉE DU MAELBEEK

Sur les cartes anciennes, le cours du Maelbeek serpente depuis le bois de la Cambre où il prend sa source, traverse les communes actuelles d'Ixelles, d'Etterbeek, de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek, avant de se jeter dans la Senne. Au XV^e siècle, il est bordé de moulins qui lui valent son nom de «Maelbeek» ou «ruisseau des moulins».

Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, ce petit ruisseau d'apparence modeste alimente un chapelet d'une cinquantaine d'étangs. Sur ses berges boisées s'installent des demeures de plaisance, à l'instar du vaste domaine d'Esgevoort, propriété au XV^e siècle de Jeanne de Bouchout qui dépend de la châtellenie de Bruxelles.

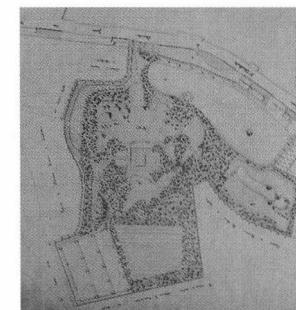
Au XIX^e siècle, les terres sablonneuses qui entourent l'ancien fief sont le théâtre d'un timide essor industriel. Des tanneries et une fabrique de tissage de crin s'installent dans les environs,

DESTINÉES D'UN PARC

mais la zone conserve jalousement le caractère agreste qui fait sa renommée.

A partir de 1844, les étangs de la vallée sont asséchés ou transformés en pièces d'eau décoratives. Aux alentours de 1870, le Maelbeek est définitivement avalé par un collecteur.

Seul le tracé capricieux de la rue du même nom rappelle aujourd'hui son existence.



Plan du château et des dépendances du chevalier Dubois de Bianco en 1847.

UN PARC MONDAIN

Les origines du jardin zoologique: le domaine Dubois de Bianco et la Société royale de zoologie.

Passant de main en main au cours des siècles, l'ancien domaine d'Esgevoort est acheté en 1819 par la famille Dubois de Bianco. Il s'agit, aux portes de la ville, d'un beau domaine campagnard de plus de dix hectares, avec une maison de plaisance et de

Chromolithographie présentant une vue pittoresque du jardin zoologique de Bruxelles, vers 1856 (détail).



Einstein au parc Léopold: les congrès Solvay de physique et de chimie. A partir de 1911 et jusqu'en 1930, l'infatigable Ernest Solvay s'adresse aux plus grands esprits de son temps pour tenter de répondre aux questions qui le préoccupent. Rassemblés d'abord à l'Hôtel Métropole puis dans les bâtiments de l'Institut de Physiologie du parc Léopold, Marie Curie, Max Planck, Louis de Broglie, Albert Einstein, pour n'en citer que quelques-uns, échangent tous les trois ans les idées qui fondent la science moderne. Des vingt et un scientifiques du premier conseil, onze recevront un prix Nobel...



Action délivrée à Sa Majesté le Roi Léopold 1^{er} par la Société royale de Zoologie, d'Horticulture et d'Agrément créée en 1847.

nombreuses dépendances dont des écuries, des remises, une basse-cour et une buanderie. Le parc, clôturé de murs et de haies vives, comprend un jardin d'agrément avec un pavillon et une chaumière, une maison de jardinier et une glacière, un potager, des serres, ainsi que plusieurs étangs et réservoirs.

En 1851, le domaine mal entretenu retourne lentement à l'état sauvage. Jean-Jacques Dubois de Bianco décide alors de le céder à la jeune *Société royale de Zoologie, d'Horticulture et d'Agrément* créée en 1847. Celle-ci s'est fixé pour but de créer «un vaste établissement qui servira de lieu de réunion et d'agrément» et contiendra «indépendamment d'un jardin pittoresque, des salons et d'autres locaux, destinés à donner des fêtes, à réunir des collections zoologiques et horticoles, à faire des expositions de la nature et de l'art, à tenir des assemblées littéraires ou scientifiques, et à servir de cabinet de lecture». Parmi les actionnaires de la dite société, de grands noms de la haute bourgeoisie bruxelloise tels que Charles Buls et Charles De Brouckère, ainsi qu'un actionnaire «royal» en la personne de Sa Majesté le Roi Léopold 1^{er}, lui donnent toute garantie

de respectabilité.

Le triple objet statutaire de la Société - zoologie, horticulture et agrément - représente une mission séduisante, mais surtout périlleuse: allier au plaisir mondain les curiosités scientifiques.

Entre le boulevard de ceinture nouvellement créé et l'ancien domaine Dubois de Bianco, s'étend le quartier Léopold facilement identifiable par son tracé de rues en damier, et la station du Luxembourg. Détail d'un plan cadastral de 1876.

Le nouveau quartier Léopold

«L'agrandissement et l'embellissement de la Capitale de la Belgique», tel est le programme en 1837 d'un groupe de bourgeois, industriels et financiers, jeunes et enthousiastes, arrivés au pouvoir suite à l'Indépendance et désireux de faire de Bruxelles la capitale moderne d'une toute jeune nation. Conscients de l'enjeu politique, culturel et social d'une telle entreprise, ils souhaitent ne pas laisser aux seuls pouvoirs publics l'initiative du développement fulgurant de Bruxelles vers les faubourgs.

Pour que la ville s'étende, il faut attendre que les anciens remparts qui l'enserment dans un étroit carcan fortifié soient détruits au profit d'une voie de circulation. Aussitôt, dans le vaste plateau sablonneux qui s'étend de l'autre côté du boulevard circulaire en chantier, à hauteur du Parc royal, six rues rectilignes du nouveau quartier s'élancent vers les champs. L'une d'elles conduit à la future gare du chemin de fer du Luxembourg (1855 - arch. G. Saintenoy).

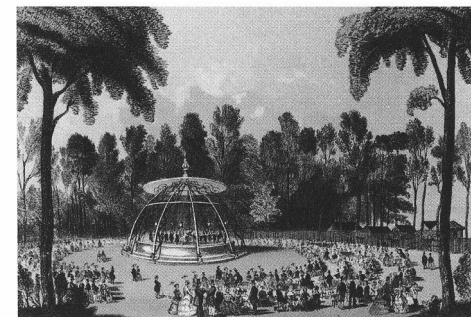
Le long des artères du nouveau quartier Léopold s'élèvent les demeures cossues et prestigieuses de la haute bourgeoisie et de l'aristocratie qui se plaît à comparer ce quartier au West-End londonien ou au Faubourg Saint-Germain à Paris.

A ce monde brillant, il faut une promenade, pour pouvoir «à chaque heure du jour déployer son luxe et appeler sur son opulence les regards de la foule». A l'extrémité de la rue Montoyer, un portail permet désormais l'accès à l'ancienne propriété Dubois de Bianco transformée en parc élégant.

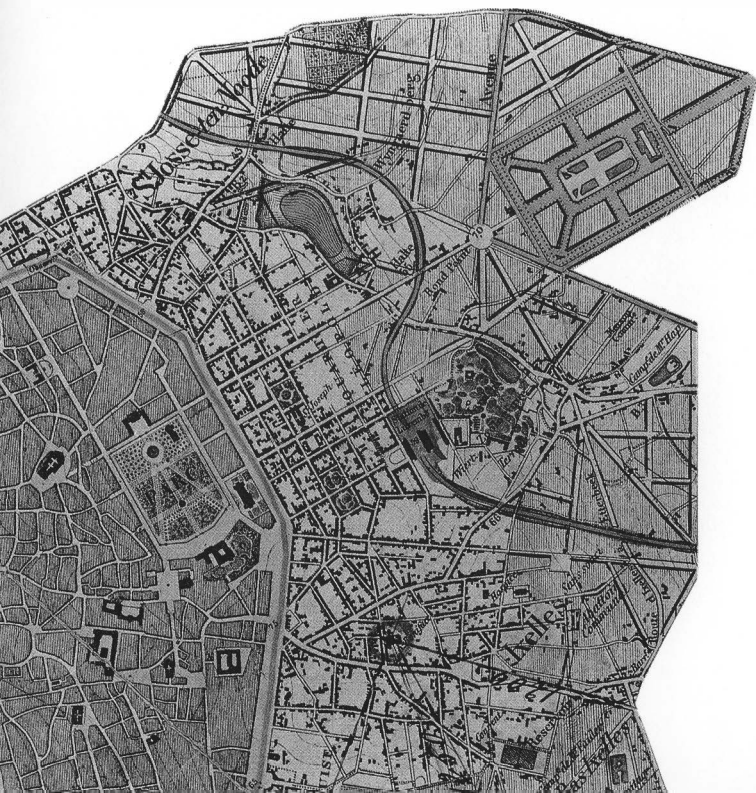
La promenade mondaine

La *Société royale de Zoologie, d'Horticulture et d'Agrément* confie l'aménagement de l'ancien domaine Dubois de Bianco à l'architecte Alphonse Balat (1818-1895) et au paysagiste d'origine prussienne Louis Fuchs (1818-1904), familiers de l'aristocratie régnante. Profitant de la présence des étangs et du

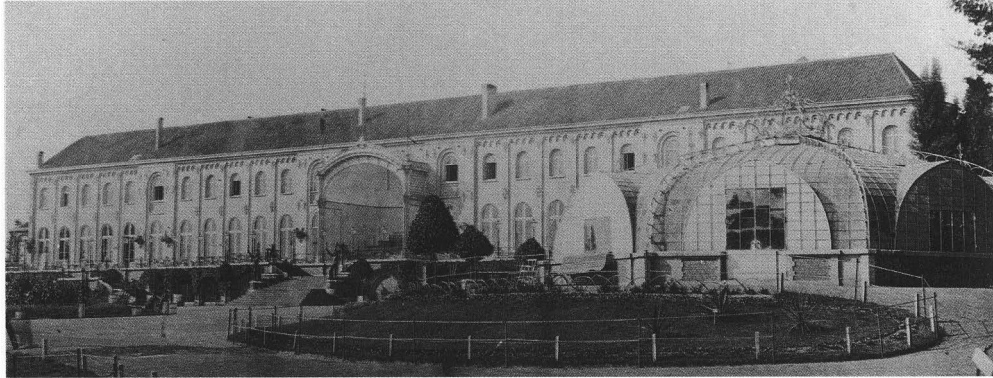
Dans le kiosque en fer et fonte coiffé d'un dôme de cuivre rouge, se donnent des concerts et de la musique militaire pour les promeneurs privilégiés de la bourgeoisie. La structure a été construite par A. Balat au milieu du XIX^e siècle. Lithographie, vers 1856.



L'ancienne maison de plaisance Dubois de Bianco est transformée en restaurant par la Société de Zoologie, d'Horticulture et d'Agrément (vers 1856).



En 1860, H. Beyaert aménage le couvent des Dames Rédemptoristes pour le compte de la Société royale de Zoologie. Photo d'Edmond Fierlants, vers 1865.



Selon la mode pittoresque, les animaux sont logés dans des enclos laissant libre cours aux évocations exotiques de leur lieu d'origine. Ainsi, les phoques s'ébattent dans un bassin rappelant la banquise. Il est toujours visible actuellement. Carte postale vers 1905.



relief prononcé du jardin, ce dernier crée un parc à l'anglaise plein de «caprice et de fantaisie», selon le goût de l'époque pour le pittoresque. Les ronces et les broussailles cèdent rapidement la place à de vastes pentes gazonnées, parsemées de rochers. Les bords de l'étang sont repensés et «le pur cristal» des eaux assaini. Le long des sentiers tortueux, les grands arbres créant de «mystérieux ombrages» sont conservés.

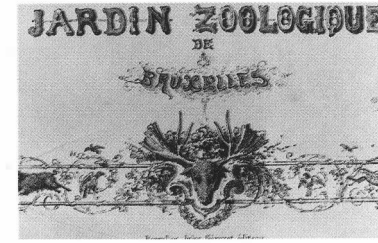
«Au jardin zoologique on se promène, on trouve de l'ombrage, un air salubre, des vues charmantes, de la musique, de quoi s'asseoir et surtout de quoi regarder.»

La Société de Zoologie acquiert rapidement d'autres terrains. En 1860, elle commande à l'architecte Henri Beyaert (1823-1894) l'«appropriation» de l'ancien couvent des Dames Rédemptoristes tout proche, destiné à accueillir un café-restaurant, un cabinet de lecture et une salle des fêtes.

Certains espaces sont attribués à la Société de Malacologie qui y conserve ses collections de coquillages et sa bibliothèque. Seule organisation réellement scientifique du jardin, elle est l'ancêtre de l'actuelle Société royale de Zoologie.

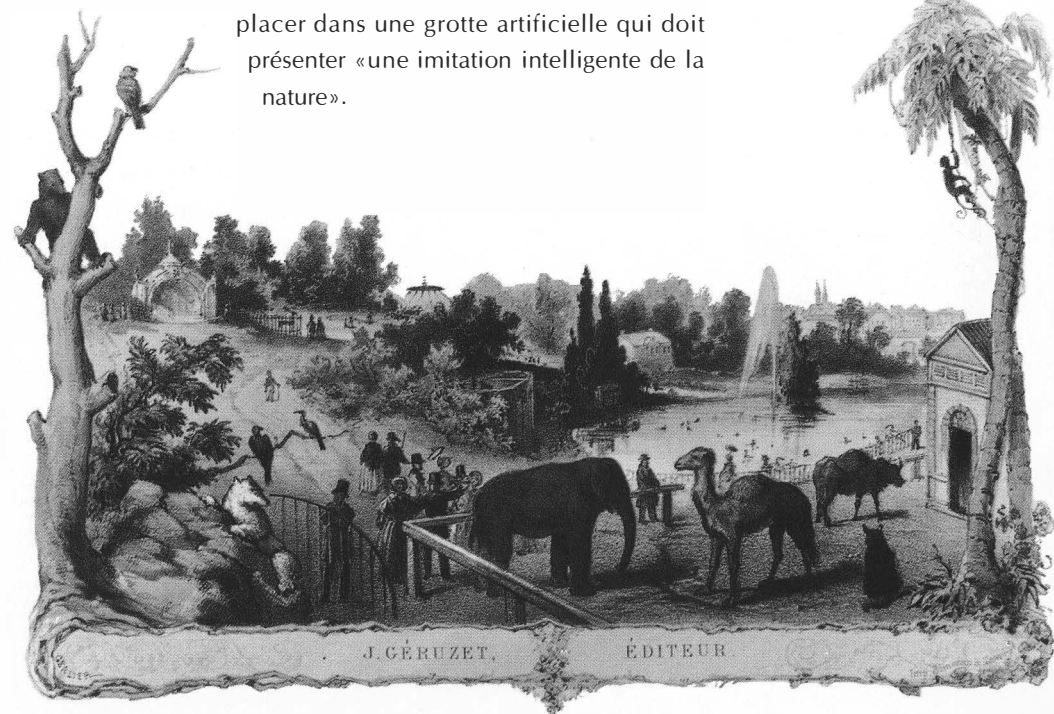
Les actionnaires de la Société profitent gratuitement des divertissements du jardin. Les autres doivent déboursier un franc pour pouvoir s'y promener agréablement entre l'heure du café et l'heure du thé le dimanche, le lundi et le jeudi, ainsi que lors des fêtes de septembre.

La promenade pittoresque est en place, reste à accomplir la partie scientifique du programme.



Zébus, kangourous et éléphants: histoire du zoo de Bruxelles

Premier volet du programme scientifique du jardin, le projet zoologique. Après la flore et le paysage, c'est au tour des animaux de se plier à la loi du pittoresque. Répudiant l'exiguïté des cages de ménagerie foraine, la Société de Zoologie ne se soucie cependant pas encore scientifiquement du bien-être de ses pensionnaires, mais désire avant tout les mettre en scène. Les ours sont installés sur des «rochers blanchis par l'écume des cascades», et il est prévu de faire cohabiter chamois et gazelles au sein d'un «vaste chalet suisse». Lorsqu'il s'agit d'organiser un aquarium, il est décidé de le placer dans une grotte artificielle qui doit présenter «une imitation intelligente de la nature».



Les archives de la Société de Zoologie ouvrent les portes d'un petit monde dans lequel «le gardien conduit le dromadaire au Théâtre flamand», où «les perruches prennent l'omnibus» et où «la hausse subite du prix des œufs de fourmi inquiète sérieusement le directeur». A deux pas des locomotives de la nouvelle station du Luxembourg, une vingtaine de moutons attendent d'être tondu, et la tortue reçoit le chou qui constitue son ordinaire...

Chromolithographie présentant une vue pittoresque du jardin zoologique de Bruxelles, vers 1856.



J. Linden (1817-1898),
«roi des voyageurs-botanistes»,
photographié en 1870.

Jean Linden (1817-1898) n'a que dix-neuf ans lorsqu'il est envoyé en Amérique latine par le gouvernement belge en mission botanique. Ce «roi des voyageurs-botanistes» est un amoureux passionné de la flore, et chérit en particulier les orchidées dont il introduit en Europe plus de six cent cinquante variétés.

«J'étais parti à la chasse au colibri, et je n'avais pour toute arme qu'un fusil chargé de cendrée; je suivais un chemin creux entre des rochers, lorsque j'arrivai en face d'une caverne devant laquelle se tenait un ours de belle taille. La lutte était impossible; je me jetais de côté, afin de regagner mon campement et d'aller chercher une carabine chargée à balle; et à peine avais-je fait quelques pas en remontant que j'aperçus l'uropedium formant une magnifique touffe, et tout chargé de fleurs (...) je fus émerveillé, et j'oubliais devant ce spectacle mon ours et ma carabine.»

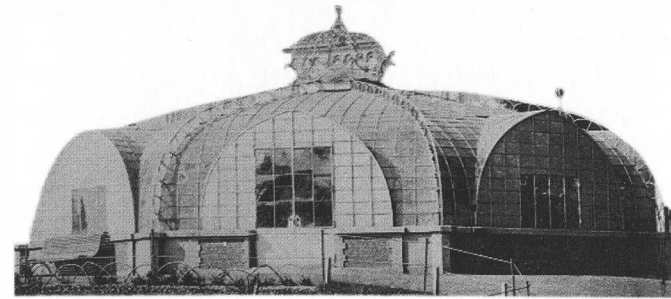
Le programme du zoo de Bruxelles ne diffère guère de celui des autres zoos de l'époque, dans lesquels on installe les grues dans un pavillon japonais (Berlin-1844), les chameaux dans une maison russe (Anvers-1843) et les antilopes dans une construction mauresque (Anvers-1843).

A Bruxelles, la fantaisie est cependant limitée par les moyens financiers de la Société qui compte moins d'actionnaires que prévu, mais aussi par le classicisme de l'architecte Balat qui tempère les excès du romantisme en vogue. L'auteur des futures serres de Laeken se contente de dessiner une série de bâtiments sans fioritures: la maison du directeur horticole, l'enceinte de la fosse aux ours, la loge des grands mammifères et le hangar servant de refuge en cas de pluie.

Jean Linden et l'«Horticulture internationale»

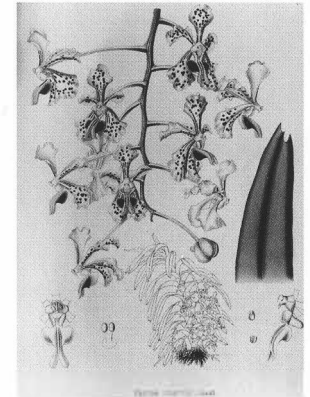
Si le projet zoologique du jardin est géré avec maladresse, son programme horticole est quant à lui développé avec brio sous l'impulsion de Jean Linden (1817-1898), botaniste et personnage hors normes, directeur scientifique du jardin jusqu'en 1861.

Le succès débute avec la construction, en 1853, au point culminant du jardin, d'une serre chaude, élégante structure de fer et de verre conçue par l'architecte Balat. La même année, le Roi y admire la floraison du Victoria Regia, nénuphar géant de l'Amazonie qui donne son nom à la serre.

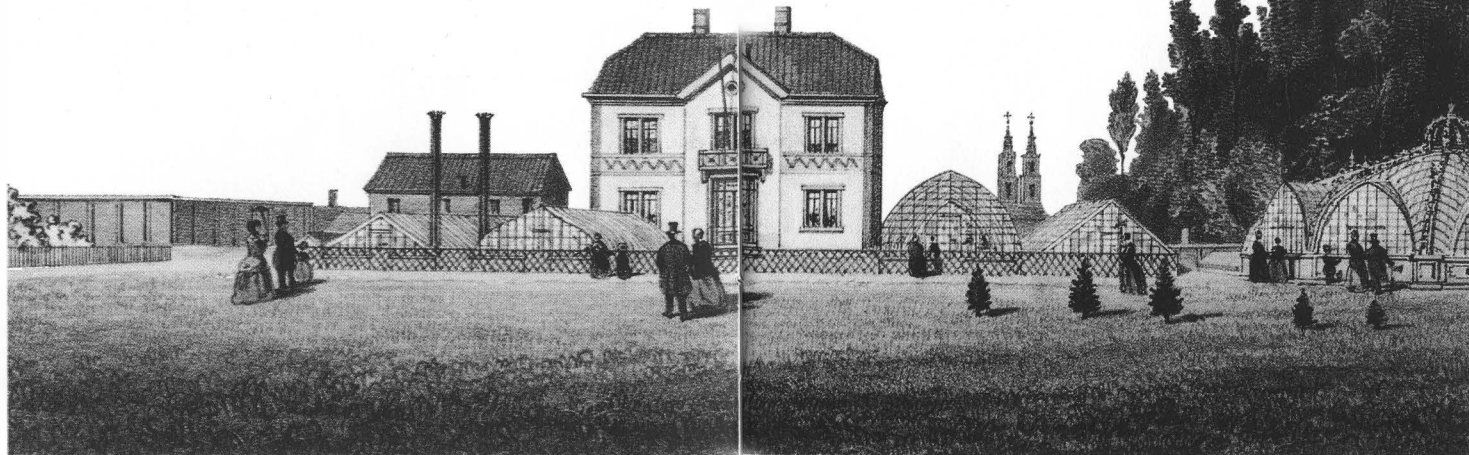


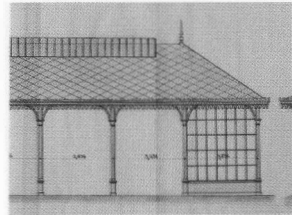
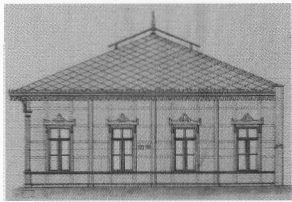
Construite en 1853 par A. Balat, la serre abritant le Victoria Regia est cédée en 1877 à l'Etat qui la déménage au jardin botanique. Du fait des travaux de la jonction nord-midi, elle est à nouveau démontée en 1941 pour être installée au Jardin botanique national de Belgique à Meise. Elle est restaurée en 1983.

Dans les serres élevées du côté de la chaussée d'Etterbeek puis le long de la rue Wiertz, Linden cultive des plantes exotiques. Conscient de la future faillite de la Société de Zoologie, le botaniste acquiert, en 1868, les 27 ares de terrain qui contiennent ses plantations. Totalement indépendante désormais, cette entreprise connaît un succès retentissant. Une équipe de collecteurs globe-trotters fait parvenir à son établissement, «L'Horticulture internationale», des boutures de plantes rares du monde entier. Linden les multiplie puis vend les rejets aux particuliers. En ce temps de passion pour les jardins d'hiver, la demande pour les orchidées et les palmiers, dont il a fait sa spécialité, est gigantesque. Après le décès de Linden, en 1898, son fils Lucien décide de concentrer ses affaires commerciales à Gand. Les serres sont vendues à la Ville en 1908.



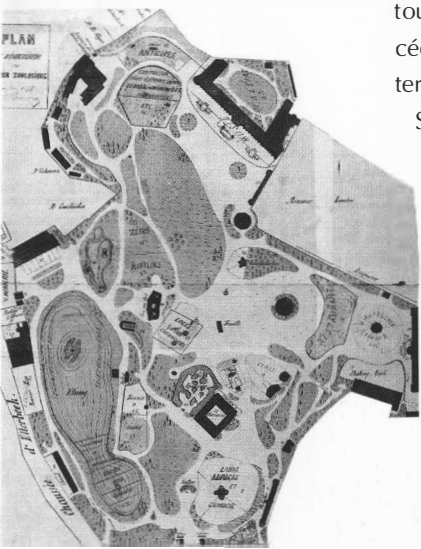
Connu pour l'introduction de centaines de variétés de palmiers et d'orchidées, Linden publie différents catalogues pour présenter les espèces qu'il vend. Vanda Suavis, in: Pescatora, Iconographie des Orchidées, T.1, dessin de F. Detollenaere, 1860.





Élévations du «skating-rink» construit en 1875. Le succès de ce lieu dévoué aux joies du patinage n'améliore pas la mauvaise santé financière de la Société royale de Zoologie.

Le plan de réorganisation du jardin zoologique en 1877 reproduit les structures et les attractions existantes tout en prévoyant de nouveaux aménagements qui ne seront jamais réalisés.



Heurs et malheurs

Malgré le succès immédiat dont les commentateurs de l'époque se font l'écho, le jardin zoologique connaît rapidement de graves problèmes de gestion qui entraînent des difficultés financières.

Dès 1853, soit deux ans à peine après l'ouverture du parc, le rapport du conseil d'administration constate un taux excessif de mortalité des animaux. En 1866, le même conseil déplore des problèmes d'entretien et de survie inacceptables. Une épidémie, une nuit de gel, un défaut de surveillance et les pensionnaires meurent ou s'échappent. L'éléphant Betzy, venu d'Anvers à pied, par la route, avec son cornac, meurt «d'une maladie de foie et d'un abcès survenus par suite de l'humidité constante de sa loge». Le lion, «fier enfant de l'Afrique», suit le même chemin, puis c'est au tour des trois pélicans gelés en une seule nuit. En 1870, la serre du Victoria Regia n'est plus qu'un «réceptacle de plantes vulgaires», les zébus sont remplacés par deux génisses bretonnes, ... En 1881, un unique crocodile mélancolique règne sur l'aquarium déserté où ne nagent plus qu'une carpe, une anguille, un brochet et quelques poissons blancs venus des étangs.

Au-delà des lacunes évidentes de gestion et faute de personnel spécialisé, la Société connaît rapidement des difficultés financières. Malgré la multiplication des attractions, des fêtes et des concerts, malgré le nouveau «skating-rink» très à la mode, la mauvaise santé financière de la Société prend rapidement une tournure inquiétante. Sa dissolution est définitivement prononcée en 1876. L'année suivante, la Ville de Bruxelles hérite du terrain et de ses bâtiments ainsi que des dettes de l'ancienne Société: un cadeau empoisonné dont la réaffectation ne se fera pas sans mal.

A l'occasion des fêtes du cinquantenaire de l'Indépendance, en 1880, le jardin reçoit le nom de «Parc Léopold». L'ancien couvent des Dames Rédemptoristes est cédé à l'Etat qui y installe, en 1891, ses collections d'histoire naturelle. La destination du parc reste floue jusqu'à ce que naisse un projet axé sur la science qui lui donnera son second souffle.



UNE CITÉ SCIENTIFIQUE

La «cavalcade bizarre» des iguanodons

Fondé en 1772 sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse (1717-1780), le *Cabinet de Physique et d'Histoire naturelle* est logé, à l'origine, dans les locaux de la Cour de Nassau (actuelle place du Musée).

Devenu une institution nationale en 1842, ce musée s'enrichit de la remarquable collection des iguanodons découverts à Bernissart en 1878. Cet ensemble pour le moins encombrant est exposé dans l'ancien couvent dont l'aménagement est inauguré en 1891. L'espace disponible étant bien insuffisant, un projet d'agrandissement est mis à l'étude avec le souci d'assurer aux collections une présentation didactique et moderne. Le projet, conçu par l'architecte Emile Janlet (1839-1918) en collaboration avec le géologue-paléontologue Edouard Dupont (1841-1911), conservateur des collections, comprend deux ailes symétriques, l'une pour les collections congolaises, l'autre pour les collections belges, la partie centrale servant à des comparaisons entre les produits des deux pays.

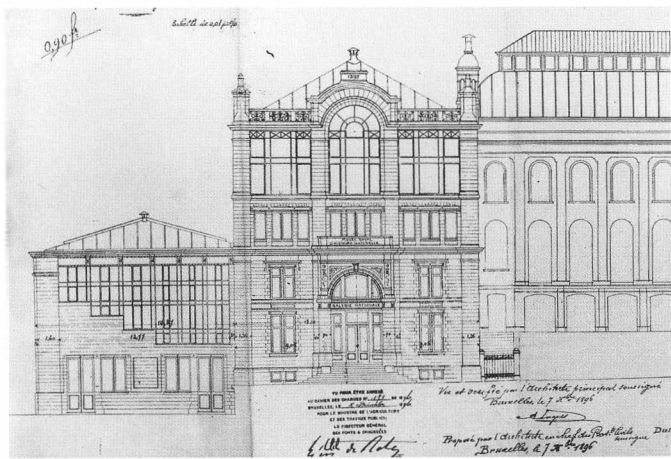
Préparation et montage des iguanodons d'après *l'Encyclopédie illustrée du Soir* vers 1902: «(...) Vos complètement dégage, on l'enduisait de colle forte bouillante, cette colle était additionnée d'acide sulfureux d'alcool et d'essence de clous de girofle (...) Pour leur montage, on se servait d'échafaudages à plusieurs étages et on y suspendait les os avec des cordes de façon à avoir une première idée de l'ensemble. Puis, avec des tubes creux en fer, des fourches et des écrous, on disposait définitivement le squelette de la manière la plus naturelle possible» (vue ancienne).



Carte postale panoramique du Muséum vers 1910. L'aile sud de l'architecte E. Janlet se trouve sur la gauche du document.

En raison de la construction du Musée de Tervueren (1910), seule l'aile des « Explorations régionales » est édiflée; elle est inaugurée en 1905. Les visiteurs y découvrent, dans une mise en scène impressionnante, une légion d'iguanodons gigantesques, certains dressés sur leurs pattes postérieures, d'autres gisants, ainsi que des squelettes de baleines corsetés d'une armature de fer, et de grandes vitrines de bois qui exposent le cours du temps et l'évolution des espèces, du crétaé inférieur à l'ère quaternaire.

Unique au monde par le caractère de ses collections, le Musée d'Histoire Naturelle de Bruxelles est aussi remarquable par le souci porté à son aménagement intérieur, didactique et dynamique.



Façade principale de l'extension sud du Musée d'Histoire Naturelle telle que E. Janlet la dessine en 1896. Inauguration en 1905.

Modernisé par l'architecte Lucien de Vestel (1902-1967) entre 1930 et 1955 et rebaptisé en 1948, l'Institut royal des Sciences naturelles sera l'un des premiers jalons de la conquête du jardin par la pensée scientifique.

Ce premier pas vers la mise en place d'un véritable « Mont des Sciences », pendant du « Mont des Arts » construit dans le centre de la ville autour des musées, aurait pu être réalisé par un jeune architecte nommé Victor Horta: il présente au concours triennal de l'Académie de 1887 un projet pour le musée d'histoire naturelle qui lui vaut le grand prix. Aucune suite ne semble avoir été donnée à ce projet.



En 1930, l'architecte L. de Vestel projette les nouvelles extensions de l'Institut des Sciences Naturelles. Un immeuble-tour en est l'expression magistrale (1933-1955).

La Cité de la Science

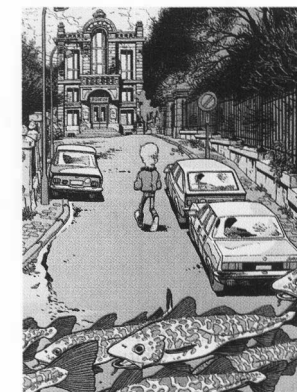
Au tournant du siècle, le parc Léopold change radicalement de destination sous le regard bienveillant d'une certaine bourgeoisie libérale: de mondain, le parc devient scientifique.

En 1892, l'idée d'une Cité scientifique, antenne privilégiée de l'Université Libre de Bruxelles, voit le jour sous l'impulsion de l'industriel Ernest Solvay (1838-1922) et du médecin Paul Héger (1846-1925). Tout comme le Mont des Arts est dédié à la création, les quelques hectares du parc Léopold, mis à la disposition de Ernest Solvay par la Ville, sont destinés à recueillir l'essence de la connaissance scientifique moderne. Entre 1892 et 1914, cinq bâtiments sont construits dans le parc pour abriter cinq instituts universitaires et une fondation privée: deux Instituts de Physiologie, un Institut d'Hygiène, un Institut d'Anatomie, un Institut de Sociologie et une Ecole de Commerce, formant un laboratoire unique pour la compréhension et l'amélioration de la condition humaine.

Si aucun plan global d'implantation n'a présidé à l'élévation des bâtiments qui épousent la dépression de la vallée, l'ensemble convainc cependant par son unité monumentale: un temple de l'enseignement et de la pensée laïque.

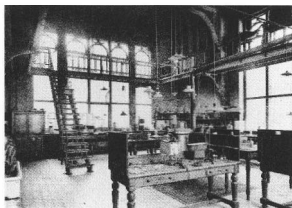
La construction des trois premiers bâtiments à vocation expérimentale et théorique a été confiée, à la demande de la Ville de Bruxelles, à l'architecte Jules-Jacques Van Ysendyck (1836-1901). Rompu à l'architecture civile, il travaille en collaboration avec l'ingénieur Léon Gérard.

Edifice clé dans le parc et pour le quartier Léopold, le Muséum a inspiré le dessinateur Frank qui habite non loin de cette vénérable institution, devenue, le temps d'une bande dessinée, partie prenante des rêves d'une baleine (*Les baleines publiques*, Frank et Bom, Editions Dupuis, 1987).

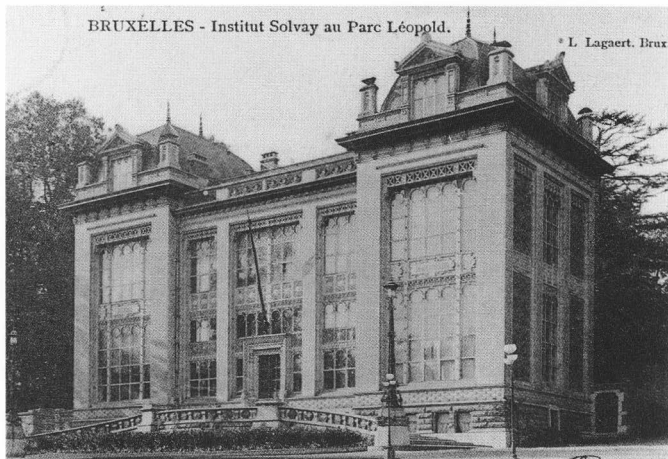
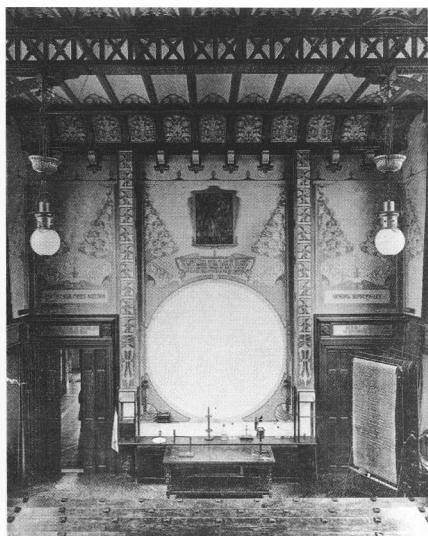


«Je n'ai pas cessé de poursuivre un but scientifique, parce que j'aime la science, et que j'attends d'elle un progrès de l'humanité»: Ernest Solvay, inventeur d'un procédé révolutionnaire de fabrication de la soude, industriel, et créateur des Instituts de Physiologie (carte postale ancienne).

Institut de Physiologie, laboratoire de physiologie générale, photographié vers 1910.



Lambris et décors du grand auditoire de l'Institut de Physiologie par A. Crespin. Un cercle blanc reçoit le faisceau du projecteur, nouvel instrument au service de la pédagogie (photographie de l'époque).



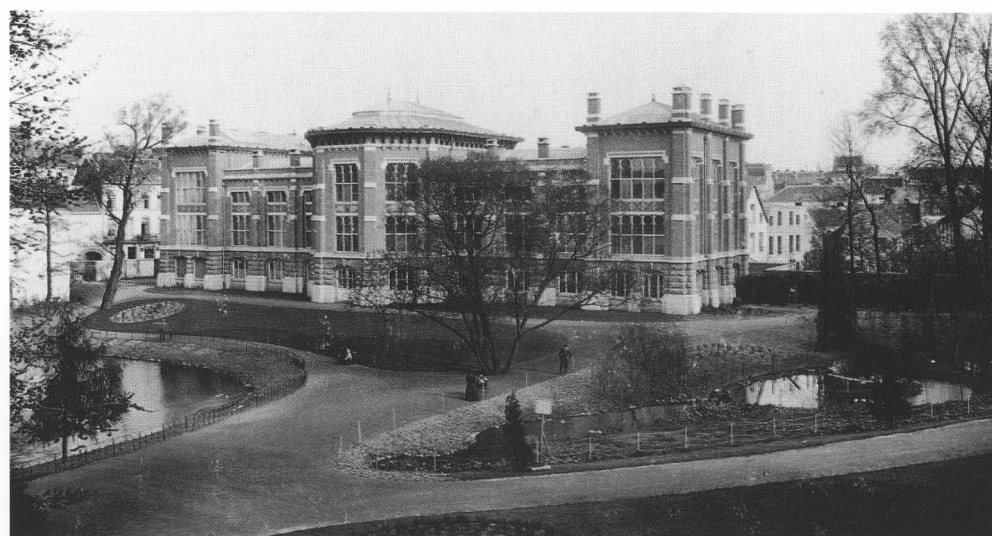
L'Institut de Physiologie (1892-1893) abrite sous un même toit un institut universitaire et une fondation de recherche consacrée à l'étude des phénomènes électriques «dont le corps est le siège». Au contact de scientifiques de haut niveau, les étudiants se forment à la physique médicale et à la chimie physiologique. Une grande carcasse métallique auto-portante est élevée, le parement de pierres et les grandes baies vitrées viennent s'y encastrent. Un système nouveau de

double vitrage isole les laboratoires, tout en laissant entrer des flots de lumière. Dans la rigueur hygiénique de l'intérieur, le fer émaillé règne en maître. Le peintre-décorateur Adolphe Crespin (1859-1944) résume dans les fresques de l'auditoire le credo d'une génération passionnée de science: «L'expérimentation est notre foi, la vérité la loi suprême».

L'Institut d'Hygiène, de Thérapeutique et de Bactériologie (1893-1894) est dédié à la sérothérapie et se concentre sur la lutte efficace contre le choléra, la tuberculose et la variole. Caractérisé par sa tourelle d'angle qui abrite une cage d'escalier, le bâtiment sera démolé quarante ans plus tard pour céder la place à la Fondation Eastman.



L'industriel Raoul Warocqué (1870-1917) est très choqué par la découverte des pitoyables conditions d'hygiène dans lesquelles les étudiants en médecine travaillent à l'Hôpital Saint-Jean. C'est pourquoi, sollicité par Solvay et Héger, il décide de financer un **Institut d'Anatomie** (1893-1898) construit lui aussi dans le parc Léopold. Des cours et des travaux pratiques de médecine opératoire, de médecine légale et d'embryologie y sont donnés dans une série de locaux rationnellement organisés.

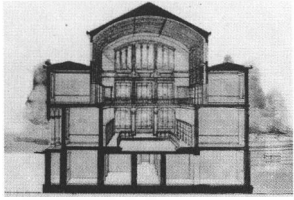


L'Institut d'Hygiène, de Thérapeutique et de Bactériologie, fondé en même temps que celui de Physiologie, est détruit en 1933 au profit de la Fondation Eastman. J.-J. Van Ysendyck en était l'auteur (carte postale ancienne).

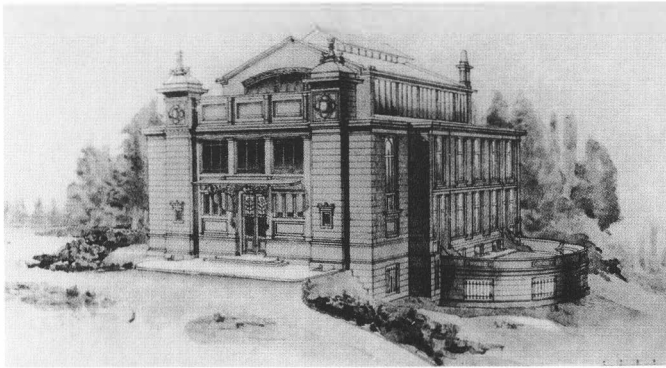
Professeurs et élèves photographiés dans la salle de dissection de l'Institut d'Anatomie, vers 1910.



L'Institut d'Anatomie, fondé par R. Warocqué, est construit entre 1893 et 1898 par J.-J. Van Ysendyck, en collaboration avec l'ingénieur L. Gérard (photographie de l'époque).



C'est à E. Waxweiler, jeune professeur de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles que E. Solvay fait appel pour concevoir son Institut de Sociologie. En collaboration avec les architectes C. Bosmans et H. Vandeveld, il dresse les plans du bâtiment (1902).

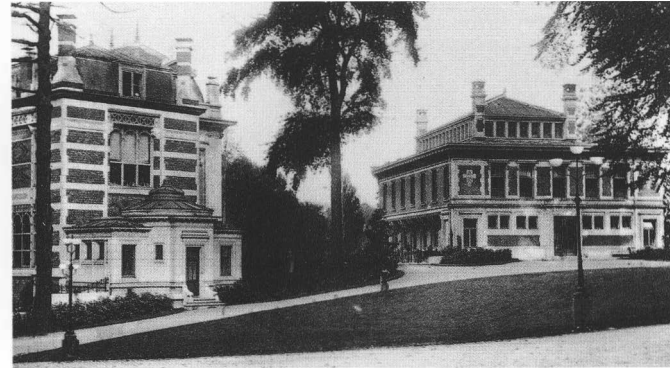


Les Instituts de Commerce et de Sociologie, œuvre conjointe de Ernest Solvay et du sociologue Emile Waxweiler (1867-1916), illustrent les aspects sociaux et économiques de la pensée de Solvay. Ils sont confiés au crayon de Constant Bosmans et Henri Vandeveld, architectes attirés du mécène. **L'Institut de Sociologie** (1901-1902) est articulé autour d'une vaste bibliothèque, nef silencieuse et laïque vouée à l'information et à la méthode. Waxweiler règne sur l'ensemble de petits cabinets de travail destinés à la recherche historique, économique et anthropologique. Une série d'enquêtes statistiques et de publications assied dès l'origine la réputation de l'établissement.

Quant à **L'École de Commerce** (1903-1904), elle doit former des «ingénieurs commerciaux» aux sciences humaines, mais aussi aux techniques de l'industrie moderne.

Répondant au souhait de Solvay, ces cinq bâtiments autonomes entretiennent des relations étroites. Leur proximité permet le passage des étudiants d'une discipline à une autre, tout en privilégiant la science-mère, la physiologie: «Ce voisinage et cette association m'ont paru désirables parce que la physiologie est la première des sciences sociales. Elle nous fait connaître l'Homme, elle nous renseigne sur les sources de son énergie, elle nous permet de mettre en lumière les phénomènes physiques qui sont à la base de son intelligence».

«La nef, grande salle centrale, était habituellement à peu près déserte, le silence y régnait; on y parlait à voix basse; on y marchait sans bruit, à pas feutrés.» F. Van Langenhove, successeur de Waxweiler à la tête de l'Institut de Sociologie (photographie ancienne).



L'École de Commerce au début du siècle: cette matière devient alors un sujet d'études universitaires. Les étudiants obtiennent en cinq ans le grade d'«ingénieur commercial» (carte postale début de siècle).

L'Université Libre de Bruxelles au parc Léopold?

Dans l'immédiat après-guerre se pose le problème du transfert des locaux de l'Université. Installée jusqu'alors au centre de la ville, rue des Sols, elle en est chassée par les travaux de la jonction Nord-Midi. Un projet d'implantation dans le parc Léopold est mis à l'étude dès 1909.

Mais, le nombre d'étudiants s'accroissant d'année en année, le site est jugé trop exigu et la forte dénivellation reste un élément difficile à gérer. Le parc Léopold est finalement délaissé au profit du site du Solbosch à Ixelles: l'incendie des bâtiments de l'Exposition Internationale de 1910 a laissé le champ libre aux constructeurs.

En abandonnant la Cité scientifique, l'Université provoque le transfert des Instituts de recherche médicale du parc auprès de la nouvelle Faculté de Médecine.

UN SITE CONVOITÉ

Alors que l'École de Commerce et l'Institut de Sociologie se maintiennent dans le parc respectivement jusqu'en 1955 et 1967, les autres bâtiments sont voués à un destin individuel.

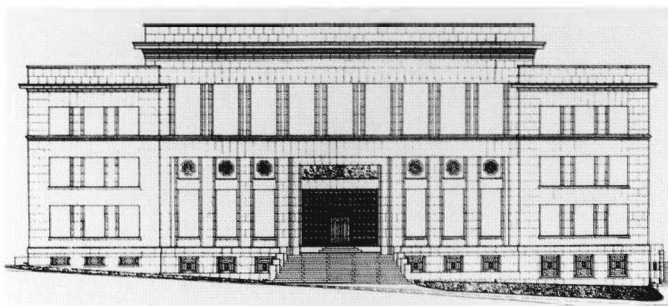
Ainsi, le Lycée Jacquain occupe, dès 1931, les locaux de l'ancien Institut de Physiologie. Il s'étend plus tard à l'École de Commerce et à l'Institut d'Anatomie.

L'Institut d'Hygiène, de Thérapeutique et de Bactériologie est, quant à lui, démoli pour laisser place à un nouveau projet humanitaire.



L'INSTITUT PASTEUR
En bordure du parc, rue du Remorqueur, un autre institut scientifique unique en son genre en Belgique est créé en 1901 et édifié en 1903. Son auteur, l'architecte Valère Dumortier (1848-1903) est le créateur de la revue belge d'architecture *l'Emulation* (1874). Financé par les pouvoirs publics, cet institut a un but immédiatement pratique et thérapeutique: la vaccination. L'établissement poursuit ainsi la mission assignée précédemment à la ferme vaccinogène du jardin zoologique, chargée de produire le vaccin antivariolique. Les chevaux de l'écurie, séparée du parc par une haie, servent à la fabrication des sérums. C'est dans cet Institut Pasteur du Brabant qu'est isolé pour la première fois le microbe de la coqueluche. Le 18 décembre 1920, le directeur de l'institut, Jules Bordet (1870-1961), est accueilli par des acclamations: il vient de recevoir le prix Nobel de médecine pour l'ensemble de ses recherches sur l'immunité.

La nette simplicité de la façade de l'Institut dentaire George Eastman doit inciter à la confiance, et encourager à la régularité des soins dentaires. Dessin de M. Polak, 1933.



L'Institut Eastman

Mécène américain lié à l'histoire de la photographie (Kodak, c'est lui), George Eastman (1854-1932) décide de consacrer une partie de sa fortune à l'amélioration de la prophylaxie dentaire. Un chapelet de fondations similaires est ainsi essaimé de Rochester (Etats-Unis) à Londres, Rome, Stockholm, Paris et Bruxelles.

En 1933, l'architecte Michel Polak (1885-1948), le concepteur du Résidence Palace voisin, est chargé de construire le bâtiment bruxellois, témoin du courant moderniste.

Au premier étage, la salle de soins dans laquelle officient les dentistes reçoit un flot de lumière de deux rangées opposées de baies vitrées. L'aile de gauche est consacrée à l'orthodontie, et celle de droite à la stomatologie.

Inaugurée le 31 juillet 1935, la Fondation Eastman représente l'ultime résurgence d'une vocation scientifique du parc Léopold.

L'aventure du Mundaneum

L'ambition de Paul Otlet (1868-1944), petit-fils de Linden et neveu de Héger, est d'œuvrer à l'amitié entre les peuples. Pour cela, ce visionnaire de génie veut mettre en évidence les apports et les emprunts de chacun à la Civilisation.

Plein d'énergie et d'ambition, Otlet réunit des collections pour un Musée Mondial, centre de documentation et de communication planétaire, rassemble des milliers de livres et de documents, se lance dans la rédaction d'une Encyclopédie Universelle qui doit faire la synthèse de cette montagne d'informations.



Dans la grande salle de traitement du premier étage de l'Institut dentaire, les dentistes ont chacun leur poste de travail (photographie ancienne).

Déménagé en catastrophe pendant la Seconde Guerre mondiale, son «Mundaneum» est transféré du Cinquantenaire dans les anciens locaux de l'Institut d'Anatomie du parc Léopold. La précieuse collection d'affiches, de cartes postales, de journaux et de documents divers échoue en 1972 dans une cave de la place Rogier.

Un épilogue à cette vie d'errance est attendu à Mons, où d'anciens magasins Art Déco sont actuellement transformés pour accueillir la collection à la fin de 1995.

Otlet, reconnu comme l'inventeur du système de classification décimale universelle employé par les bibliothécaires et les libraires de la planète entière, est enterré au cimetière d'Etterbeek sous une sphère symbolique.

Avec lui, le parc perd le dernier de ses grands utopistes.

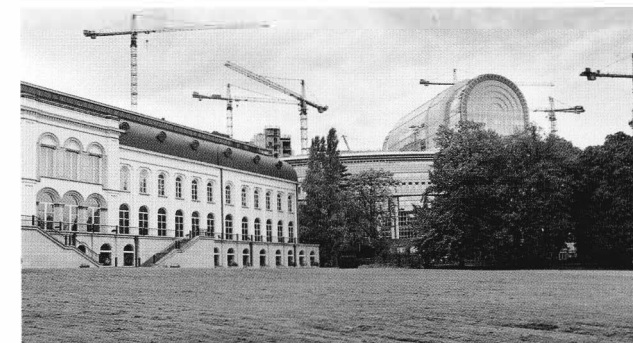
Ensuite...

En 1976, un arrêté de classement protège le parc ainsi que les grilles et les aubettes, sans que les bâtiments ne soient pris en compte. Ce classement arrive à point nommé: la spéculation immobilière liée au développement de la fonction européenne de la ville menace ses abords. La réserve foncière constituée par la brasserie Léopold, la gare de triage et l'Institut Pasteur du côté de la place du Luxembourg est convoitée par les promoteurs.

La crainte d'annexion incite les comités de défense du patrimoine à se mobiliser pour sauvegarder la vie du quartier. L'appropriation du quartier étant devenue inéluctable, les comités œuvrent alors pour la redynamisation d'un quartier populaire dont le parc Léopold pourrait être un pôle privilégié. Enclavé par la voie rapide, le nouvel hémicycle du Parlement Européen et les extensions du Musée des Sciences naturelles, le parc Léopold gagne à s'ouvrir vers la place Jourdan. Là réside sans doute son seul espoir de survie.



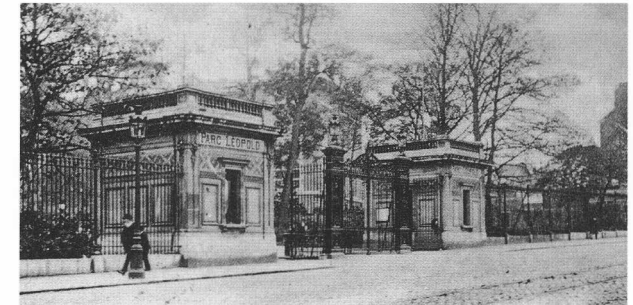
Les impressionnantes collections du Mundaneum ont trouvé refuge à partir de 1941 dans l'ancien Institut d'Anatomie. Elles y restent jusqu'en 1972.



Les grues de l'Europe aux rives du parc Léopold. Et demain?

LE PARC LÉOPOLD PAS À PAS

L'histoire du parc Léopold, évoquée dans la première partie de cet ouvrage, est encore lisible dans le paysage actuel. La promenade proposée ci-après invite à la découverte des morceaux choisis d'architecture qui s'égrènent dans le parc du Moyen Age au XX^e siècle, subtilement intégrés à leur environnement. La visite débute à l'entrée de la rue Belliard. Le plan (page 32) situe les différents éléments.



L'ENTRÉE DU PARC ①

L'entrée principale du parc, du côté de la rue Belliard, conserve les grilles et les aubettes dessinées en 1869 par l'architecte Gédéon Bordiau (1832-1904).

La construction de cette entrée par la société immobilière chargée du lotissement du quartier Léopold correspond à l'achèvement des travaux de prolongement de la rue Belliard (1871).

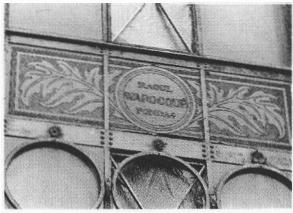
Egayés par le jeu des briques polychromes et de la pierre blanche, les deux édicules symétriques sont agrémentés de bas-reliefs. Les mufles de lion et le lierre rappellent la double vocation zoologique et horticole du jardin. Ces deux petits bâtiments servent à l'origine aux gardiens qui y perçoivent le paiement du droit d'entrée, y tapent la carte et s'y réchauffent. Collaborateur de Joseph Poelaert, auteur du Palais de Justice, Gédéon Bordiau trace aussi la succession des squares Marie-Louise, Ambiorix et Marguerite (1875) et travaille à partir de 1876 à l'ensemble monumental du Cinquantenaire.

Inventaire du mobilier des aubettes d'entrée, en 1877: un pupitre, une table, un comptoir à compartiments, quelques chaises, une armoire, un casier, un poêle avec ses accessoires, 12 gravures encadrées, une fontaine, une montre de veiller (carte postale; début XX^e s). Les grilles et les aubettes ont été classées en même temps que le parc en 1976.

Le chemin situé entre l'étang et la chaussée d'Etterbeek rappelle le cours du Maelbeek disparu. Si le paysage a perdu de son pittoresque lors du voûtement, les habitants de Bruxelles y ont gagné en confort avec la création du réseau d'eau potable (carte postale ancienne).



Page de gauche : Promenade au parc Léopold, 1994. Le site est classé le 18-11-1976.



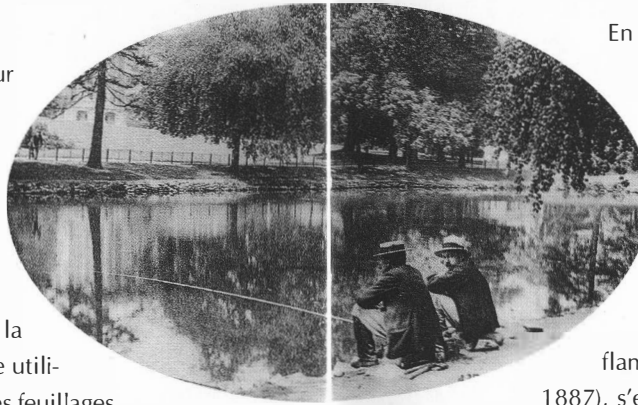
Sgraffite aux feuilles d'acanthe encadrant un médaillon à la mémoire de Raoul Warocqué, fondateur de l'Institut d'Anatomie (photographie, 1994).

UN PARC PITTORESQUE 2

Entre l'étang et les grilles, le promeneur suit l'ancien lit du Maelbeek. La forme irrégulière de la pièce d'eau, la déclivité du site et le dessin tortueux des allées, sont caractéristiques du jardin de style «paysager» cher aux Anglais. A l'opposé des arrangements «à la française» où la nature est pliée à la rigueur du cordeau, le parc pittoresque utilise les textures changeantes de l'eau, des feuillages, des pelouses et des rochers d'une façon plus chromatique, dans le but de recréer une nature pseudo-sauvage. Le parc actuel n'est qu'un pâle reflet du jardin créé en 1851 par l'architecte-paysagiste L. Fuchs. Après de nombreuses commandes privées, celui-ci devient inspecteur des plantations de la Ville et professeur à l'Ecole d'Horticulture de l'Etat à Vilvorde.

JULES-JACQUES VAN YSENDYCK POUR UN INSTITUT D'ANATOMIE 3

L'ancien Institut d'Anatomie, classé en 1988, a été construit en 1893 par l'architecte Jules-Jacques Van Ysendyck avec la collaboration de l'ingénieur Léon Gérard. Il s'agit d'un bâtiment symétrique conjuguant habilement la pierre, la brique, le fer et le verre. La façade tournée vers le parc montre un aspect austère où seul le contraste entre la pierre du soubassement monumental à bossage et les autres matériaux anime l'élévation. Les travées laissent place à de larges baies qui sont autant d'appels à la lumière naturelle que nécessitent les laboratoires et les auditoires. La proportion supérieure des surfaces vitrées par rapport à la maçonnerie est rendue possible par l'utilisation des nouvelles techniques de construction. Le décor d'arceaux métalliques des parties vitrées rappelle celui de l'Institut de Physiologie.



Au centre :
Pêcheurs de la Belle Epoque
au parc Léopold (vers 1900).

La silhouette austère de l'Institut d'Anatomie ferme le paysage en direction d'Etterbeek. Le fer et le verre, en façade, expriment sans détour la vocation scientifique et moderne du bâtiment (vue actuelle).



En haut des façades, des cartouches réalisés en sgraffite évoquent la mémoire du fondateur de l'Institut, Raoul Warocqué, industriel philanthrope et ardent défenseur des idées libérales et laïques.

Van Ysendyck, connu pour ses restaurations de monuments et ses constructions de style néo-Renaissance flamande (l'hôtel communal de Schaerbeek, 1887), s'efface ici devant le programme du bâtiment et signe une architecture fonctionnelle qui se démarque de sa production habituelle.

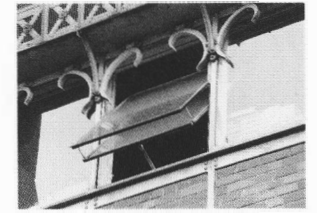
UNE TOUR MÉDIÉVALE 4

A quelques mètres de l'Institut d'Anatomie, la tour d'Esgevoort, qui remonterait au XV^e siècle, est le seul vestige de l'ancien domaine médiéval. Ce petit pavillon de chasse en brique et pierre blanche est transformé en pêcherie au XVII^e siècle. Au XVIII^e, il est englobé dans les bâtiments d'une auberge appelée le «Petit Paris».

Le «Guide fidèle» de 1761 évoque les cabarets de la vallée du Maelbeek en ces termes: «Leurs vastes jardins sont ornés d'une infinité de cabinets de charmille ou d'autres verdure, de ruisseaux, d'allées et de grands arbres où le peuple des deux sexes prend plaisir de la symphonie et de la danse, comme pour entretenir la gaieté qui lui est naturelle.»

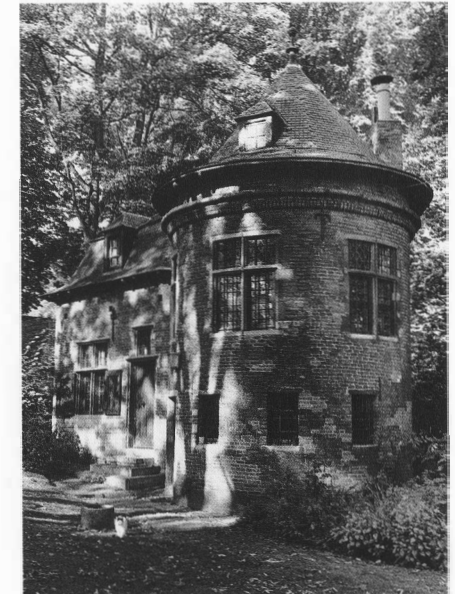
La restauration de la tour par l'architecte L.F. De Pauw vers 1914 s'inscrit dans le regain général d'intérêt de l'époque pour le Moyen Age et le passé national, dont l'exemple le plus fameux est sans doute celui de la porte de Hal, restaurée par l'architecte H. Beyaert en 1870.

Malgré une restauration profonde, ce pavillon est l'un des rares témoins de l'architecture civile du XV^e siècle.



L'ingéniosité des architectes et des ingénieurs se manifeste jusque dans le détail. Un système de double vitrage est déjà conçu pour améliorer l'isolation (photographie, 1994).

Blotti dans le creux du parc, caché sous les frondaisons, le vestige le plus ancien du site remonte au XV^e siècle. Ces vénérables briques et pierres ont été restaurées par L. F. De Pauw vers 1918 (photographie, 1994).

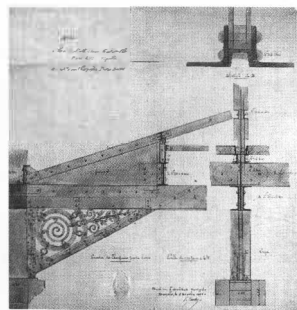


L'aile sud du Muséum construite par E. Janlet, vue vers 1905.



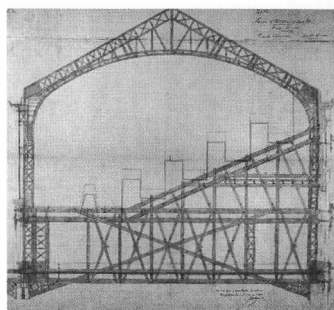
LE MUSÉUM DE L'INSTITUT ROYAL DES SCIENCES NATURELLES 5

Le haut du parc est dominé par l'imposante construction hybride du Muséum de l'Institut royal des Sciences naturelles, accessible actuellement par la rue Vautier. Il se compose de trois parties aisément identifiables: l'ancien couvent, acquis par la Société de Zoologie en 1860, l'aile sud, réalisée entre 1891 et 1905 par Emile Janlet, et le bâtiment de Lucien de Vestel, conçu en 1930-1933 et achevé dans les années 1950.



En plus de vertus constructives, la facilité de mise en forme du métal permet de lui donner un sens décoratif. Les consoles des charpentes de l'aile sud du Muséum s'ornent ainsi d'arabesques végétales (dessin de 1896).

La grande charpente du Muséum dessinée par E. Janlet en 1896 est constituée d'une double ferme métallique. Ce système permet de couvrir un large espace sans pilier intermédiaire.



Le couvent, construit en 1857 pour les Dames Rédemptoristes (ordre monastique venu d'Italie), présente une longue façade rythmée par la régularité de trois étages de baies. Cette façade a été classée en 1987.

A gauche, l'aile Janlet est reconnaissable par son élévation caractéristique d'une architecture fin-de-siècle, sobre et rigoureuse, proche du rationalisme.

La structure du bâtiment est exprimée en façade par la pierre qui sert le fer et le verre. Le jeu de la pierre blanche et bleue lui confère une valeur chromatique que les seuls verre et fer ne peuvent lui donner. L'architecte est arrivé à un compromis subtil entre l'impact visuel des matériaux traditionnels et industriels. En effet, d'un point de vue constructif, la conception laisse une très grande part aux nouvelles techniques: de larges fermes métalliques enjambent l'espace intérieur, le dégagant totalement et laissant la possibilité d'aménager des étages intermédiaires ou des mezzanines. L'idée d'une beauté spécifique à l'architecture métallique apparaît. Le mérite de Janlet réside dans cette conception unifiée de l'architecture où les moyens mis en œuvre, les techniques utilisées et la fonction muséale ne sont jamais perdus de vue.

La tour qui accueille le visiteur de l'Institut royal des Sciences naturelles a été conçue dans les années 1930 par l'architecte moderniste de Vestel, en réponse aux nécessités d'agrandir le musée avec une option plus scientifique que muséologique. Son parement de céramique est considéré comme le manifeste d'une conception avant-gardiste de l'architecture d'entre-deux-guerres. Le soin accordé aux détails et aux matériaux intérieurs contribue à faire de l'ensemble un des jalons de l'histoire récente des immeuble-tours à Bruxelles. Si les plans datent de 1930-1933, le chantier s'arrête, faute de crédit, en 1955, laissant le programme inachevé.



La façade de l'aile sud conserve son décor d'origine: le mosaïste Godchoul est l'auteur des tympans situés au-dessus des fenêtres. Les armes de Belgique et des neuf provinces sont réalisées en mosaïques de marbres colorés: le jeune Etat belge souligne ainsi avec fierté l'existence d'un patrimoine millénaire (photographie 1994).

Commencée en 1933, l'extension de l'architecte de Vestel inachevée s'est dressée pendant toute la Seconde Guerre mondiale coiffée d'une batterie antiaérienne placée par les occupants. Elle ne fut achevée qu'après le conflit (photographie 1994).



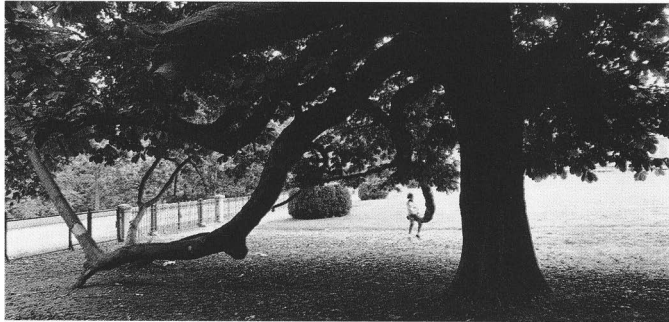


Le buste du botaniste J. Linden fut placé dans le parc un an après sa disparition, en 1899. Ce buste est l'œuvre du sculpteur A. De Tombay.

Le parc Léopold recèle dix-neuf arbres remarquables repris dans l'inventaire de la Région Bruxelles-Capitale, dont ce marronnier d'Inde à la forme curieuse.

UN BUSTE À LA MÉMOIRE DU «PÈRE DES ORCHIDÉES» 6

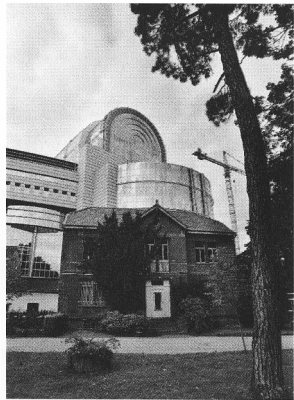
Le buste de Jean Linden, élevé en 1899 à l'emplacement de la serre du Victoria Regia (A. Balat, 1853), profite des frondaisons d'un marronnier d'Inde pour le moins exceptionnel: les branches touchant le sol y prennent racine à leur tour. D'après un auteur du XIX^e siècle, «nul arbre exotique n'eut dès son introduction une vogue aussi immense» que le marronnier d'Inde, «nul ne présente en effet un port plus majestueux, un feuillage plus élégant, plus riche, plus précoce au printemps et plus ombreux, des fleurs d'une disposition plus luxueuse».



LA MAISON DU DIRECTEUR, À L'OMBRE DE L'EUROPE 7

Cette modeste maison de brique est le dernier vestige *in situ* de la campagne de travaux menée par l'architecte Alphonse Balat au milieu du siècle dernier. Il s'agit de l'habitation construite pour Jean Linden, alors directeur de la mission horticole du jardin. Le devis de l'entrepreneur de l'époque décrit la maçonnerie en briques appareillées, le balcon en chêne, la petite corniche en sapin et la couverture en pannes bleues. Il précise que le bâtiment sera élevé «en bons matériaux, mais cependant d'une manière ordinaire, c'est-à-dire sans luxe». Dès 1866, Jean Linden se plaint du mauvais état de son logis dû, selon lui, à des défauts de construction...

Aujourd'hui, cette maison toujours habitée est littéralement écrasée par l'Espace Léopold: un voisin immédiat hors gabarit... La dernière serre, à l'abandon, évoque le florissant établissement fondé par Linden et la présence en ce lieu, il y a quelques décennies, de ces *catleyas* dont «une seule branche suffit à parfumer un appartement».



Si la maison a subi quelques transformations, son environnement immédiat la rend encore plus méconnaissable: les mammoth ne sont pas tous au Muséum.

UN «COUVENT LAÏC» POUR ÉTUDIANTS EN SOCIOLOGIE : LA BIBLIOTHEQUE SOLVAY 8

Lorsque Ernest Solvay décide, en 1901, la fondation des Instituts de Sociologie et de Commerce, il se tourne vers le professeur Emile Waxweiler et les architectes Constant Bosmans et Henri Vandeveld. La pierre de la maçonnerie, le vitrail, le bois précieux, la mosaïque et le décor peint de l'intérieur traduisent le parti pris d'opulence des architectes.

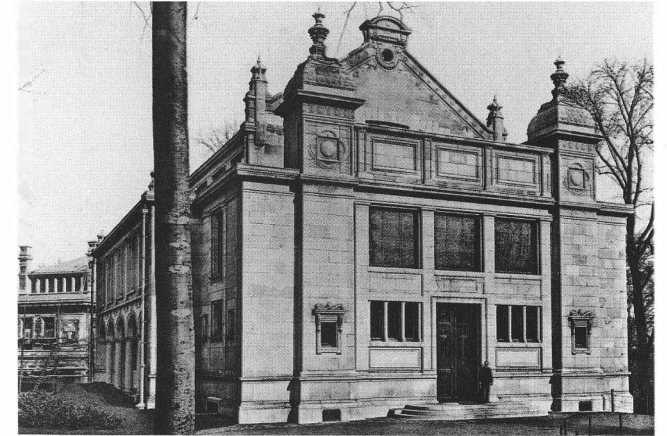
Si le plan s'adapte parfaitement à la fonction du bâtiment, la mise en œuvre extérieure paraît moins avant-gardiste que celle des Instituts de Physiologie et d'Anatomie. C'est la pierre qui règne en façade et non le métal, et les larges travées de verre laissent la place à des baies traditionnelles.

La conception en vaisseau, proche de l'équilibre classique du bâtiment, ainsi que la colonnade latérale extérieure concourent à l'image de «couvent laïc» qu'en donnent les commentaires de l'époque. Le bâtiment évoque une enveloppe protectrice, isolant l'étudiant et favorisant sa concentration. A l'intérieur, les fermes de métal permettent la réalisation d'un vaisseau surplombant la bibliothèque. L'éclairage zénithal et latéral lui confère une impression de sérénité et de quiétude. Pour créer cette atmosphère riche et feutrée, les architectes déploient le vocabulaire Art Nouveau dans toute sa richesse. A l'extérieur par contre, seul le traitement du couronnement de la toiture et des cheminées laisse deviner l'appartenance de l'édifice à ce style.

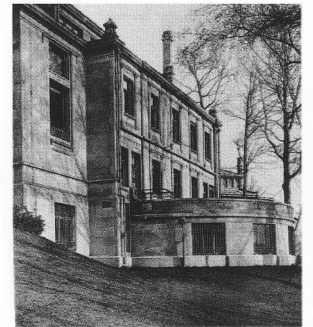
Abandonnée en 1981 par ses derniers occupants, les Presses universitaires de l'Université Libre de Bruxelles, la construction s'est peu à peu dégradée. C'est une ruine qui est classée en 1988. Lors de sa restauration finalisée en 1994, la magnifique salle de bibliothèque a retrouvé son lustre d'antan.



Couronnement Art nouveau pour un «couvent laïc».

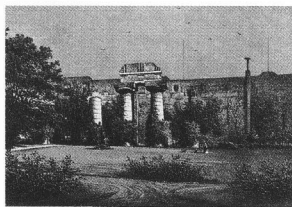


Inauguré en 1902, l'édifice de C. Bosmans et H. Vandeveld est classé en 1988.



Tirant parti de la forte déclivité du terrain, le bâtiment s'ouvre vers le parc sous la forme d'un hémicycle formant une terrasse.

UNE ÉCOLE DE COMMERCE POUR UNE NATION MARCHANDE 9



Le peintre belge Antoine Wiertz (1806-1865) obtient en 1850 le financement de son projet mégalomane d'atelier par le gouvernement belge. Tous les guides touristiques de l'époque en font mention: les visiteurs pouvaient voir dans le jardin une reconstitution des colonnes géantes du temple de Paestum. Le musée est toujours ouvert aux visiteurs, 62, rue Vautier, mais la colonnade a disparu. Dessin de E. Puttaert, vers 1870.

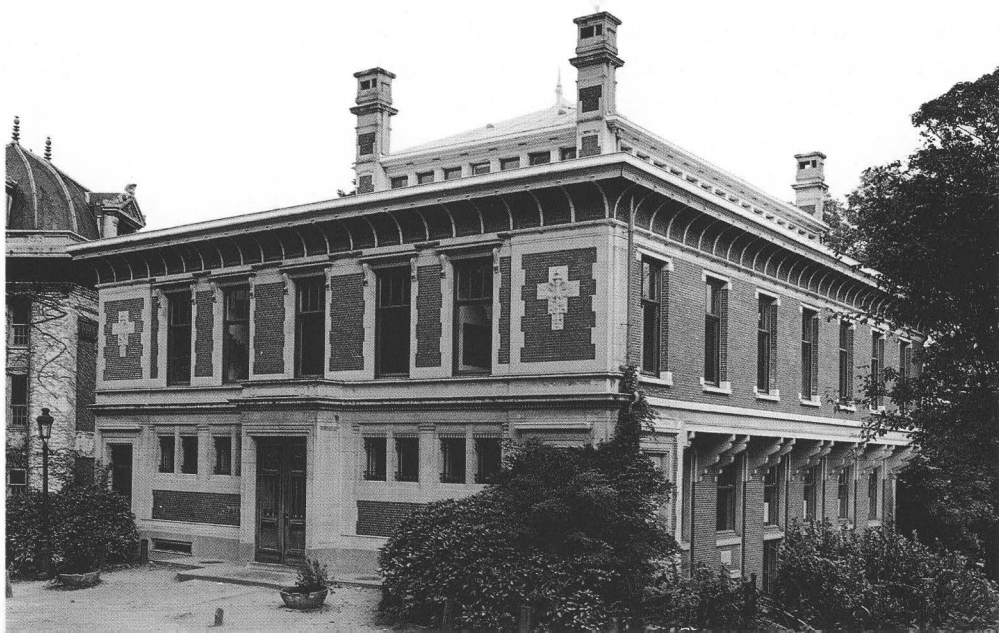
La Belgique, «maison de commerce» de l'Europe, a besoin, au début de ce siècle, d'hommes d'affaires et de commerçants capables de défendre les intérêts économiques du pays et de ses colonies. L'École de Commerce, terminée en 1902 à l'instigation de Ernest Solvay, est le fait des mêmes architectes Constant Bosmans et Henri Vandeveld.

Contemporain de l'Institut de Sociologie, le programme architectural de l'École de Commerce est moins grandiose, comme si le caractère pragmatique de ces études devait se retrouver dans l'architecture qui l'abrite. En façade principale, la maçonnerie est composée d'un jeu de brique et de pierre blanche. Sur les autres faces, la pierre se fait beaucoup plus discrète, sans que la mise en place des matériaux ne soit négligée.

La décoration permet d'identifier la fonction de l'édifice: deux bas-reliefs représentant des caducées symbolisent le négoce et le voyage. De dimension et d'aspect modestes, l'École est signalée dans le parc par ses quatre cheminées traitées avec légèreté.

Le jeu des matériaux rattache le bâtiment à l'école éclectique, alors que son volume et sa décoration discrète l'en éloignent. Depuis 1955, le Lycée Jacquain occupe les lieux.

Brique, pierre blanche et décorations discrètes pour une école de commerce résolument pragmatique.



Façade symétrique pour un château moderne dédié à la science. La composition des ailes a été modifiée pour l'installation du Lycée Jacquain.

L'ANCIEN INSTITUT DE PHYSIOLOGIE, L'ACTUEL LYCÉE JACQMAIN 10

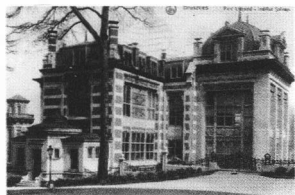
Réalisé à la même période que l'Institut d'Anatomie et l'Institut d'Hygiène (1892-1893), ce bâtiment est l'œuvre d'un émule de Viollet-Le-Duc, Jules-Jacques Van Ysendyck. Il combine une gamme étendue de matériaux: pierre, brique, verre, fer et carreaux de céramique.

Ouverte par de larges vitrages, la façade présente un décor de rosaces, de colonnes lotiformes, de médaillons et de cartouches évoquant le nom de grands scientifiques tels que Lavoisier, Claude Bernard, Magendie. Le métal, visible en façade dans la structure et l'encadrement des baies, ainsi que le verre omniprésent évoquent la modernité de l'édifice qui est le fruit d'une collaboration entre l'Architecte et l'Ingénieur au service d'une image positive de la science. Il est vrai que le progrès de la médecine et de l'hygiène associe volontiers, à cette époque, l'air et la lumière à la conservation de la santé. C'est ainsi que la plupart des constructions scientifiques et hospitalières des années 1890-1900 font un large usage du fer associé au verre pour des façades ouvertes aux bienfaits du soleil.

La décoration architectonique fait encore référence à l'éclectisme, mais elle est largement subordonnée à l'extrême lisibilité de la structure du bâtiment. C'est pourquoi il faut considérer



La structure métallique moderne de la baie s'inscrit avec bonheur dans une lucarne classicisante au décor éclectique. Ce détail est caractéristique du traitement architectural que J.-J. Van Ysendyck utilise pour l'Institut de Physiologie.



L'entrée de l'auditoire de l'Institut de Physiologie, ajoutée en 1910, s'intègre sans heurt à la façade arrière de l'actuel Lycée Jacquain.

cette construction comme un bel exemple d'architecture rationaliste de la fin du XIX^e siècle, d'autant plus qu'elle est à mettre à l'actif de Van Ysendyck.

Le Lycée Jacquain occupe également, depuis les années trente, les locaux de l'ancien Institut. A l'arrière du bâtiment se trouve l'entrée de l'auditoire ancrée à la construction originale par Bosmans et Vandeveld vers 1910 pour permettre un accès plus direct à la salle de cours.

LA FONDATION EASTMAN 11

Avant de s'intéresser à l'art dentaire, Georges Eastman a ouvert les portes de la photographie à Monsieur tout le monde avec la mise au point de la pellicule souple et de l'appareil portable Kodak. Cette révolution technique a été suivie de l'explosion d'une industrie gigantesque générant d'importants bénéfices.

Dessiné par l'architecte moderniste Michel Polak en 1933, l'Institut dentaire devait présenter une façade suffisamment engageante pour encourager les patients à passer la porte. En façade, l'accent est mis sur l'escalier monumental. L'entrée en retrait est surmontée d'une frise sculptée représentant des

A l'emplacement de l'Institut d'Hygiène, la Fondation Eastman est le dernier bâtiment réalisé dans le parc (1933-1935).



enfants et des jeunes mères couvrant de fleurs et de feuillages le cénotaphe du fondateur décédé en 1932.

Peu de décor, seule la volumétrie compte. La distribution intérieure dégage un espace central éclairé zénithalement. Polak est encore l'auteur du Résidence Palace (1926), luxueux ensemble de logements de standing doté de salons, d'un théâtre et d'une piscine. Ses façades arrières sont visibles depuis l'entrée du parc.

En y regardant de plus près, le parc Léopold est un florilège architectural, un petit musée de l'architecture en plein air. Agréablement arboré, il s'inscrit aujourd'hui dans un quartier en pleine mutation. Entre rue commerçante, voie rapide et zone administrative, il est aujourd'hui à la recherche d'une nouvelle identité.

Avec un peu d'attention, il demeurera une promenade d'agrément, un lieu de savoir, un espace de rencontre convivial.

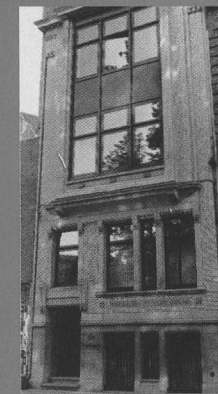


M. Polak a pensé une élévation symétrique s'articulant autour d'une entrée monumentale.

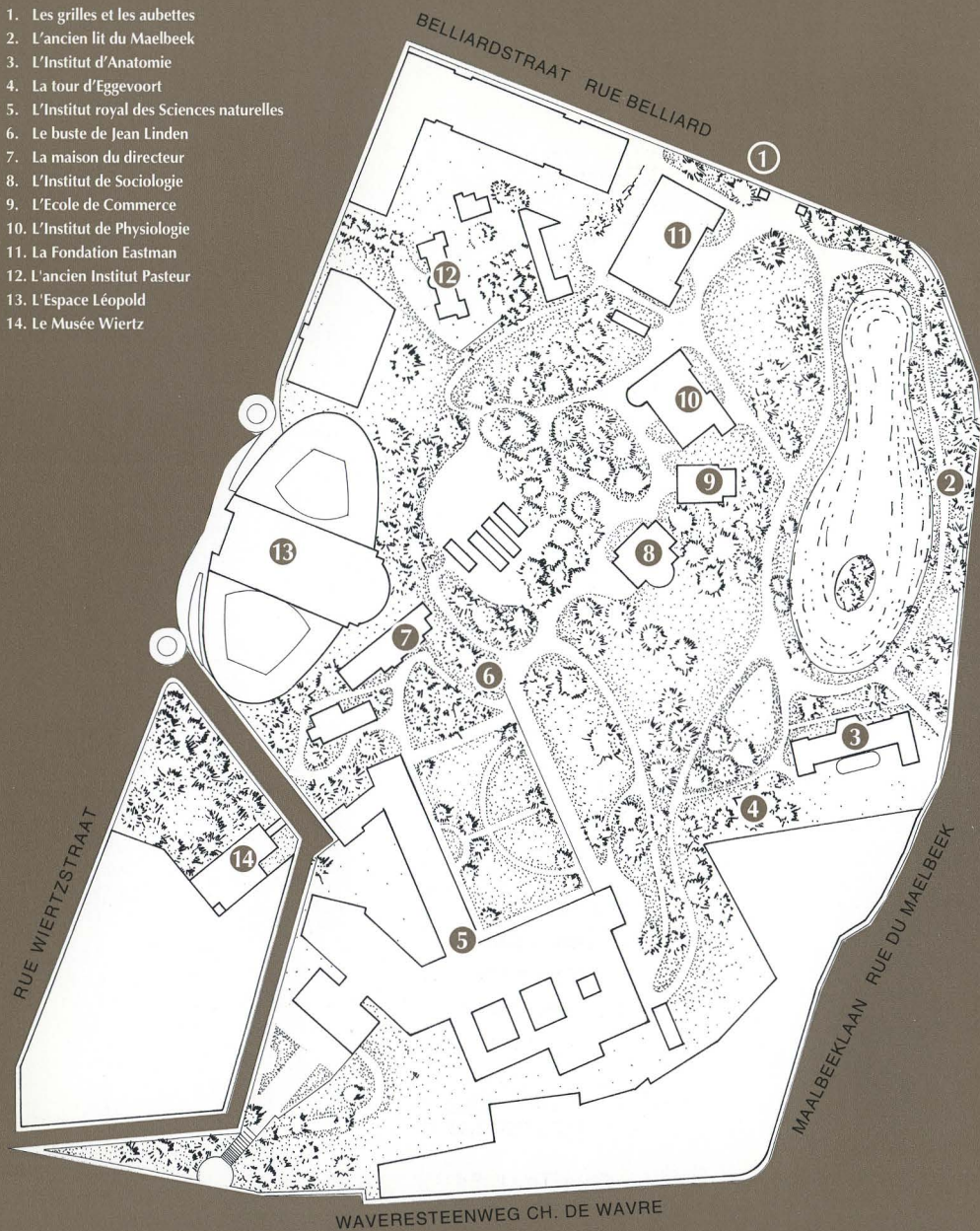
La volumétrie de l'édifice au toit plat est caractéristique du style moderniste de l'entre-deux-guerres.



Entre la rue Belliard et la place Jourdan, il convient de noter deux constructions de la chaussée d'Etterbeek. Le sculpteur Constantin Meunier (1831-1905) a vu le jour au n°172; cette maison, datant de 1834, est la plus ancienne de la rue. A l'opposé de sa modeste architecture néo-classique, le n°166 combine la pierre bleue à la pierre et à la brique hollandaise blanches. La façade dont le style rappelle celui de la Sécession viennoise date de 1913. L'architecte Jean-Baptiste Dewin (1873-1948) l'a réalisée pour l'Ecole dentaire belge. Ces deux immeubles sont malheureusement menacés aujourd'hui par la spéculation immobilière.



1. Les grilles et les aubettes
2. L'ancien lit du Maelbeek
3. L'Institut d'Anatomie
4. La tour d'Esgevoort
5. L'Institut royal des Sciences naturelles
6. Le buste de Jean Linden
7. La maison du directeur
8. L'Institut de Sociologie
9. L'Ecole de Commerce
10. L'Institut de Physiologie
11. La Fondation Eastman
12. L'ancien Institut Pasteur
13. L'Espace Léopold
14. Le Musée Wiertz



Dans la même collection :

1. LE CINQUANTENAIRE ET SON SITE (FR - NL - ESP - GB)
2. LE CIMETIÈRE DU DIEWEG (FR - NL)
3. LA GRAND-PLACE DE BRUXELLES (FR - NL - ESP - GB)
4. LE QUARTIER DU BÉGUINAGE (FR - NL)
5. LE HEYSEL (FR - NL - ESP - GB)
6. L'AVENUE LOUIS BERTRAND ET LE PARC JOSAPHAT (FR - NL)
7. TROIS VISAGES DE PASSAGES AU XIX^e SIÈCLE (FR - NL - ESP - GB)
GALERIES SAINT-HUBERT - GALERIE BORTIER - PASSAGE DU NORD
8. ANDERLECHT (FR - NL)
LA COLLÉGIALE - LE BÉGUINAGE - LA MAISON D'ÉRASME
9. LE SABLON LE QUARTIER ET L'ÉGLISE (FR - NL - ESP - GB)
10. LE QUARTIER DES ÉTANGS D'IXELLES (FR - NL)
11. LE QUARTIER SAINTE-CATHERINE ET LES ANCIENS QUAIS (FR - NL)

Graphisme : La Page
 Traduction : Citracom
 Photogravure : Ro Scan
 Fabrication : Books Line International
 Distribution : Altera Diffusion

© Ministère de la Région de Bruxelles, service des Monuments et Sites
 Rue Ducale, 59-61 - 1000 Bruxelles
 Tél.: 02/512.43.55

© Solibel Edition
 Rue Vilain XIII, 26
 1050 - Bruxelles
 Tél.: 02/640.44.07

IMPRIMÉ EN BELGIQUE
 DÉPÔT LÉGAL : D/1994/6842/15



Faire découvrir les multiples joyaux du patrimoine de Bruxelles, tel est l'objectif de la collection "Bruxelles, Ville d'Art et d'Histoire".

Anecdotes, documents inédits, illustrations anciennes, histoires, considérations urbanistiques, architecturales et artistiques, autant de facettes qui exciteront la curiosité du lecteur-promeneur.



Tour à tour propriété campagnarde, zoo de Bruxelles et cité scientifique, le parc Léopold garde des souvenirs architecturaux de qualité, du Moyen Age au XX^e siècle. Il s'inscrit dans un quartier en pleine mutation où l'ombre de l'Europe se fait de plus en plus présente.

Didier van Eyll,
Secrétaire d'Etat chargé du Patrimoine